

La cuve à serpents

Propos du sous-sol

Jean Mamy

Recueil de caricatures de personnages de fiction

Saisi et mis en page le 21 octobre 2007 par son fils, Frédéric-Georges Roux

©2007 Frédéric-Georges Roux

Table des matières

- i. OBÉDIENT
- ii. TIMOR
- iii. FAUSSE NOTE
- iv. VERTIGO
- v. HIMALAYA
- vi. ENCYCLOPE
- vii. SALADE
- ~~viii. XXXXX~~
- ix. OGRE
- x. VENTRE
- xi. MASOCH-CULPA
- xii. MINUIT-MAGOT
- xiii. NEGATUS
- xiv. TERMI TE
- xv. TEMPORAL
- xvi. POUS SIERE
- xvii. CALVINET
- xviii. ASIAS
- xix. EGO
- xx. MALEDICTION
- xxi. E S CL AFFE
- xxii. ROBE
- xxiii. PRISON
- xxiv. CELIMENE
- xxv.



I - OBÉDIENT

Obédient est obéissant. Parce-que son père l'a bien battu. Et sa maman bien convaincu. Fouetté, mouché, torché, béni. A genoux, mécréant ! Pas de « pater », pas de confitures. Les enfants ne parlent pas à table, ne se curent pas le nez avec l'index, plient leur serviette, et vont se coucher à neuf heures. Silence ! Tais-toi ! Pas un mot ! Viens ici ! Va-t'en ! Reviens ! Cours ! Plus vite ! Allez ! Saute ! Danse ! Carambole ! Stop ! Assez ! Assied-toi ! Ne joues pas avec les chiens ! Regarde le nez du monsieur, le tableau en couleurs, la belle boîte en or, le machin qui brille, la grosse lanterne, le cadavérique. C'est Potentat en chair et en os, bois et ivoire, avec une couronne de lampes électriques et une pipe dans le bec. Saint Calumet ! Il te fera dormir en rose, avec des rêves de balançoire et de toupie. A propos défense de ficeler le chat et de faire tourner la bonne en bourrique. Obéir, c'est l'ordre. Morale de pionpion confessé. Pour toute la sacré existence ! Antichambre d'enfer ou de paradis (on ne sait pas), maman a dit. Papa veut. Mais... Pas de mais. Qui a dit mais ? Ah ! mais...

À vingt ans, Obédient n'osera pas loucher sur les filles, à trente, il aura un veston puce bordé funèbre, à quarante, la jaquette pincée bedon et le costard bleu cheviotte de commis en bienséances. Air pincé et triste du coin de gueule. Vachard. Noble reniflant. Traqué par le fantôme de madame Mère qui le furibarde encore de son cadre de peluche ou elle trône avec moue dans sa majesté de reine de sacristie. Podosuqueur, il s'enfoura dans la dentelle bénite avec des gestes de noyé, des yeux d'épave. O père qu'adore mon père ! Frisson. Terreur. Et pas un autre ! Celui de bois cinglant. Verni brou de chose, devant qui le tronc des pauvres se fend la gueule discrètement en avalant la monnaie. Sentier battu comme les reins du pauvre Jules. Cul tanné pense droit et dur. Jusqu'à la mort, il traînera son brancard et ses œillères. Peut pas souffler tout seul, tout haut, trop obédient. La grande route est droite. Marquée au cordeau. Interdite aux amoureux. Garde-fouté à droite et à gauche par les arbres centenaires qui empêchent la bagnole de couleur d'aller boire au fossé. Très salué au passage. Par tous les gens en deuil. Les autres canassons du fiacre Prudence, Déjà empanaché corbillard. Dés sa naissance, salé, mordu. La vie est un tombeau. Peut pas soulever la pierre. Qui pourrait ? Personne ! Léchons les murs. Avec goût d'encens. Eternel ennui. Dégoulis d'indulgences. Relent d'en haut. Sais pas plus. Surtout pas chercher à comprendre, faux col obligatoire. Maman cognerait.

Ah ! le knout à Papa ! ...

II - TIMOR

— Alors, vraiment, vous croyez que ces choses existent ? Pas possible ! Comment se peut-il ? On ne comprend rien à rien. C'est effrayant comme tout est compliqué. Expliquez-moi. Je n'aurai jamais supposé. Manque d'intérêt. De temps. De curiosité. La vie est si absorbante. Etes vous bien

sûr ? Un tel me dit le contraire. Qui croire ? Et si c'était vrai ! Et si ce n'était pas vrai ! C'est peut-être vrai ! Ou faux ? Du moment que vous me le dites.

Un exemple : quand j'étais petit... Mais cela vous ennuie que je vous raconte mon histoire ? Pourquoi toujours se mettre en avant ? Notre vie est si peu intéressante. Dieu ne s'occupe pas de nous. On le comprend. Trop à faire ailleurs. Du reste existe-t-il ? Enfin, comme on le prétend. Sous cette forme ? Ou sous une autre ? Qu'en pensez-vous ? On ne peut arriver à se faire un avis.

Ce n'est pas qu'on ne veuille pas chercher. Mais la prudence commande d'examiner les faits avec circonspection. Ce sont des matières où l'esprit ne peut s'engager qu'à coup sûr. Il vaut mieux ne pas faire le pas que de poser le pied sur la mauvaise planche ; ce serait trop grave. Je sais bien que vous ne voulez pas me tromper. Je vous suis les yeux fermés. Vous avez sans doute raison. Je vous fais confiance aveuglément. Mais c'est vous qui prenez les responsabilités.

Je ne veux même plus discuter ce que vous m'expliquez si bien. Tout est parfait dans ce que vous dites. Que c'est beau ! Mon Dieu, quelle merveille ! Qui l'aurait cru ! Comme tout cela est vrai !

Alors vous en êtes bien certain ? C'est que, voyez-vous, ce serait terrible, si cela n'était pas.

On n'ose y penser.

III - FAUSSE NOTE

— Nous sommes d'accord sur tous les points. Je suis votre homme. Rien n'est plus exact. Tout est parfaitement expliqué dans les Écritures. Loi d'or. Perfection ultime. Grandeur de la Science divine. Miracle de l'Esprit.

Inclinons-nous respectueusement devant la Révélation. Complète au point de démontrer l'unité universelle totale. Cycle pur. O joie de l'Eternel retrouvé.

Pourtant un détail. Oh ! Ce n'est qu'un rien. Minuscule. L'infime réflexion d'un homme qui se garderait d'apporter une retouche à l'œuvre d'ensemble. Comment pourrais-je ? Sacrilège ! Orgueil infâme ! Mais à l'examen, il apparaît que la traduction temporelle de l'éternel absolu comporte une légère obscurité sur cet infinitésimal concept. Là, voyez, ce petit argument. Oh ! Bien peu de chose ! Autant vaudrait n'en pas parler. C'est ridicule. Mais est-il permis, n'est-il pas vrai ? de se baisser...

C'est le seul point où l'on pourrait ne pas être tout à fait d'accord avec la doctrine qu'on dit la loi. Il n'est de loi que celle qui apporte sa preuve. Quand elle est spéculation, ce n'est plus que doctrine. Sans preuve, pas de loi. Sans loi, pas de perfection ? Tout ce qui n'est pas prouvé est suspect. Ne trouvez-vous point qu'il y a là, matière à dispute ? Je sais bien que c'est si peu qu'il faille le négliger. Et pourtant, non ! Là vraiment, sur ce point et virgule, je ne saurai me résoudre. Oh ! Ce n'est pas révolte ! Dieu me garde. Mon obéissance est absolue. Ma conviction entière. Mais faut-il que la

doctrine soit présentée si pure qu'elle corresponde au besoin idéal humain. Et l'on perçoit là, un défaut, une faille, qui ne peut entacher la perfection de l'ensemble, Je vous l'accorde. L'Absolu ne s'attache pas à ces vétilles.

Vous dites : Un grain de sable arrête toute la machine. Permettez. Ce microbissime n'est pas corpuscule de taille appréciable. Plutôt une poussière sans consistance. Un doute sur une ombre. Comment ? Il peut boucher toute notre vision ! Que non pas ! Pourquoi redouter un tel ciron. Inattaquable l'édifice. Ni par le dedans, ni par le dehors. De pâte si vivante. Tellement total. C'est pourquoi il serait dommage. Enfin. Acceptons l'infini tel qu'il est.

Avec cette paille ! Ce point inexact ! Ce givre dans le diamant !

Une mouche sur le nez de la Joconde. Une bavure sur l'impeccable Beauté.

Ah ! Que Dieu n'est-il parfait !

IV - VERTIGO

Il a tout étudié, pesé, examiné, mesuré au pifomètre, supputé, désossé, remâché, ruminotté, reficelé. Gratté jusqu'à l'os le Jehovah. Rongé jusqu'à la corne le bifteck Théos. Les prophètes sont dans sa paume. La Bible est sa pantoufle. Il est assis à la droite de tous les Pater-Noster.

Il connaît tout de ce qui ne fut rien. Et vice-versa sans doute. Microscope-télescope braqué sur toutes les métaphysiques. Si plein la bouche de sa science qu'il en éructe des volcans de paperasses et de mots pieux. Ses dieux sont fichés, épinglés, décortiqués, laminés, enfouis sous l'armoire, découpés sur l'album. I en a plein les talons. Il reingle du ciel à plein oesophage. C'est un tourbillon des temples, un papillon de l'ostensoir.

Le catholicisme ? Il l'a suçoté à travers quelques bouquins tôt dégorgés. Une pastille de catéchisme, trois hachis thomistes, un entremet Saint-Ignace, une purge Bossuet, un rince-bouche Pascal et quelques feuilletés Péguy. Il s'est toqué de la cathédrale par frisson des ors et des pierres noires puis de Savonarole en béguin de l'abstrait hurlé. Il s'est titillé de lectures monastiques comme on fait une cure de salade, a mastiqué l'abbé Mugnier pour recevoir l'onction de la malice, hoche aujourd'hui la tête devant les prétentieuses sentences économiques des curés synarques qui s'engagent à grands coups de sandales dans l'action sociale, blasphème devant l'enfer des patronages et les saints de plâtre de la rue Saint Sulpice. Mais ne dédaigne pas de bavarder en cul de poule avec un séminariste crotté qui ne voue à la rechristianisation des bas quartiers.

Vertigo est catholique à condition d'être autre chose. Dieu est partout.

Protestant ? Trop fin, trop délicat, trop prudent pour attaquer la majestueuse force romaine quoique amoureux de Calvin dont la rigidité le lave de la pompe ultra spectaculaire de Jules II. Naturellement anti-Borgia ! Les crimes des papes sont un Pernod dont on se gorge pour crachoter d'épithètes sur le dernier Saint Pierre. Réformiste dans la mesure où cela

n'engage point l'amateur libraire anticlérical, parce qu'il est de bon ton à de certaines époques basses d'être démocrate laïque. Quand, le lendemain de rêves d'ordre moral, Vertigo se réveille fasciste, il pense plutôt à la hiérarchie cardinalice. On ne peut être tout à la fois en même temps. Il faut dévider chaque absurdité en chapelet, l'une après l'autre, selon la couleur à la mode.

Il y a beaucoup d'églises protestantes, comme d'hérésies agréables. Un jour on est puritain, vaudois, dochète, anabaptiste, le lendemain quaker, puis mormon. Il est des carêmes célibataires, d'autres polygames. Toutes les vertus sont bonnes à être éprouvées, avec ou sans barbe, avec ou sans rabat. L'évêque de Canterbury a bien de la puissance. Aimée Mac Farcie, qui entre en transes sur les planches, serait-elle le nouveau messie ? Le Father Divine nous offre à plaisir la danse de l'Eternel Nègre. Tout cela vaut bien Fatima.

Le vouloir divin, mon frère, c'est l'universalisme, c'est-à-dire touche à tout. Et plus encore. Le christianiste Vertigo n'englobe t'il pas toutes les religions les plus opposées ? A remuer ainsi la boue de ses affres, on se déclare un jour théosophe et chausse-bottes d'Annie Besant. O la vérité qui sort des tables tournantes ! Les médiums et les spirites sont nos saints du jour. On se précipite pour happer la nouvelle hostie : l'ectoplasme offert aux initiés de bonne volonté.

Théosophe, c'est l'étoile blanche au front, la magie rédemptrice des tarots, la chair purifiée par le feu de l'Esprit du coin de la rue, le bec de gaz astral. Jules César est revenu dans le quartier, Bouddha et Mahomet habitent l'immeuble, et, grâce au fluide, le grand illuminé triangulaire a récupéré son dentier magique qu'il avait égaré sous la commode pendant la dernière expérience de réincarnation.

Vertigo est ébloui de science cosmique. Du 1^{er} au 9^{ème} degré de l'échelle en arc-en-ciel, il escalade les marches des états super-naturels, extra-substantiels, para-divins, hyper-moléculaires, impondérables, assoupli par les contorsions simiesques que lui impose la lecture accélérée de la Cosmogonie des Templiers, Rosicrucien comme tout barbu qui se pique de percer le mystère du monde avec son épingle à boudruche trempée dans le soufre de la connaissance. Alchimiste, hermétiste endiablé, grand Albert, découvreur de la Kabbale, chiffré au carré magique, 33^{ème} grade, 99^{ème} Martiniste, maître maçon attoucheur d'égyptiens, bref, le puissant du monde, penché sur le vide dantesque. De gouffre en gouffre les géants s'engloutissent enchaînés au fond des parois abruptes tapissées de démentes hurlantes. C'est ici le nombril de la marâtre terre par delà quoi s'étagent sept Paradis en spirales babelliformes où virevoltent les colombes de l'incandescence inaccessible. Vertigo tremble d'aise. Il a compris le système du parapluie divin, du cothurne jupitérien, de l'accouplement Rhéa-Ouranos. Saturne est son frère, Mercure son cousin. Il est le confident de la Pythie, tutoie Prométhée. Savoir ce que veut l'Olympe, quand on habite le XVI^{ème} arrondissement et qu'on est inscrit au PSU !!!

Fichtre ! La bénédiction initiatique est grosse d'hostie non consacrée. On ravale du dieu à longueur de soirée entre maîtres à rubans à sautoir, à lampes d'encens, serpents sculptés, étoiles de Salomon et faiseurs de messes noires. Et l'on va se taper le bock d'après minuit sur la 9^{ème} plateforme du Cosmos.

Demain, changement de disque. Soleil neuf. Bazar d'Orient. Ce sera Confucius. Le Yin et le Yang, Lao Tseu, les bouddhistes, Zen, le Védisme, le soufflet de forge Yogi, les derviches de Mahomet, le Dragon Noir, jaune, rouge, carotte, épinard, pointillé Véga, breveté démingue aryen. Tout ce qui est Dieu de quartier est le nôtre. La vérité est dans chaque caillou du chemin. On s'amuse à compter les poux de la Comète, à fouiller les boîtes des quais pour y chercher le dieu à quatre sous, à dix francs. On poussera même jusqu'à mille balles pour trouver le fin du faux d'un sensengum manichéiste, ou d'un dogme vaudou. Car notre manteau de candeur n'a pas de limites. Il est brodé de toutes les étoiles de zinc décrochées à toutes les baraques sacristaines.

Dieu est marché aux puces.

V - HIMALAYA

Sur le Tibet, il dort le Grand Lama. Le Grand Lama, il bée sur le Tibet. Moulins à prières. Couvents de moines magiciens. Crasseux et canulants. Barbus et croulants. Suppôts de magie. Jaunes contre Rouges. La croix gammée est née là-bas ? Puis importée en Chine. La croix de Lorraine itou. Voilà qui explique le choc. Hitler et les autres. Les lamas jaunes sont les bons dieux, les rouges du démon en robe. Le conflit mondial est un combat de lamas.

Vous ne me 'croyez pas ? Libre à vous. Cela ne m'empêchera pas de tracer ce soir le cercle magique autour de ma prière et de prononcer l'incantation suprême : AUM ! qui fait trembler les lèvres blanches et la poitrine sulfurique : AUM ! AUM ! Prions le dieu des dieux. Le cœur du monde invisible. Le vent astral. Le Grand Lama est notre chef. Il domine tout par le seul jet de son regard entrouvert. Un cil sur la planète et elle prend feu. Un doigt levé elle s'arrête. Un soupir, elle s'évapore. Notre guide n'est ni Rome, ni La Mecque mais l'Hymalayette.

Avez-vous vécu aux Indes ? Les mahatmas enseignent la pureté chaste. Accroupi sur les talons, à respirer en cadence déjà le AUM ! Il faut devenir cloche pour résonner comme un temple. On s'avère insensible aux serpents et respectés des tigres. La vraie puissance. Et le blé pousse instantanément dans le creux de la main sèche. Tout à fait naturel. Nous sommes des super-Christ. Jésus n'était qu'un petit bouddha.

Apprenez la vérité, l'Unique.

Tout ce qui est occidental est pourri, entaché de matérialisme primaire. L'Occident sculpte sa poussière. L'Orient la dissipe. L'Occident meuble la terre de ses cauchemars usinés, L'Orient tend à l'évanouissement bienheureux. A bas la Tour Eiffel. J'ai choisi le Nirvana. L'ascenseur du

septième ciel. Le néant divin des intouchables et des radjahs. Un Éden pour crane tondus, muscles mous, adorateurs du Gange, cervelets brûlés par le dieu sans nom. Il faut retrouver la pureté adamique, disparaître dans la rosée du matin. Poétique ? Hein ! Bruits de clochettes. Processions, Temples à boustifaille sculptés de cochonneries. Civa est dépassé cents fois. Vishnou et Krishna sont des empaillés. Nous en sommes à la réincarnation d'Avalon Kiteqvara. Qui Est-ce ? Chut ! Impossible à décrire. Pas mesurable aux hommes-outils !

Être orientaliste, c'est mûrir discret. On ne peut pas jongler avec des mystères que vous autres, pauvres celtes lourdauds, pauvres germains abrutis de technique, pauvres latins en fièvre de passion sexuelle, ne pouvez comprendre avec vos doigts chargés de cals ou de bagues, selon votre vice (travail ou loisir). La suprême loi de la vie exige de se réduire en cendres. Paradis est four crématoire. C'est bien pourquoi vous nous voyez si réticent sur tous les modes de la vie factice de l'Ouest Européen. Le grossier bazar-musée.

Vous n'êtes que des castors.

Nous atteignons à l'Être par la disjonction avec le moi. Agni-Yoga et plus encore. Motus ! Le feu secret qui nous consume est destiné à carboniser les temples de vos maçonneries panthéistes et utilitaires. Nous rions quand on vous voit vous prosterner dans vos plaines chargées de fruits ou de mûres (c'est tout un). Les neiges éternelles ont aimanté notre barbe. Nous ne vibrons que dans le vent fou des cimes glaciaires. AUM ! AUM ! Silence !

Entendez-vous la voix qui ne dit rien.

VI - ENCYCLOPE

- Maître, que pensez-vous de Dieu ?
- Connais pas. Jamais trouvé dans mon microscope.
- Mais la métaphysique ?
- Pas une science. Spéculation. Devons nous attacher aux réalités.
- Pourtant, l'Esprit...
- Subjectivité. Ne connais que les objets, donc les corps. Chimie. Physique. Mathématique. Les lois se rapportent aux choses appréciables, pondérables, mesurables. Peux pas photographier un concept.
- Mais l'homme ?
- 75 kgs, eau, chaux, carbone, etc... Voyez formule.
- Pourtant, les phénomènes dits mystiques.
- Fantasmagorie d'illuminés.
- Les recherches des théologiens ?

- Tâtonnements d'aveugles dans le vide. Inquiétude de malades. Escroquerie à l'ignorance générale.
- Les affirmations des bienheureux ?
- Toutes personnelles : Paradis pas démontré. In formulable. Pas comme acide sulfurique, carbonate de calcium, hydrogène...
- Mais votre sentiment ...
- Mot non scientifique, Flamme d'une bougie fait pas de sentiment. Eclaire un lux à un mètre. C'est tout.
- La cause première ?
- Pas trouvé encore. Peut-être l'atome ?
- L'intelligence créatrice ?
- Cherche pas ça. Cherche combinaisons de formation de la matière.
- Et cette matière d'où vient-elle ?
- Sais pas encore.
- Donc, l'univers ?
- Indéchiffrable aujourd'hui.
- Toutes les lois dites scientifiques ?
- Hypothèses confirmant momentanément des faits non prouvés.
- Ainsi le réel ?
- Est le visible.
- Et l'inductif ?
- Ne peut s'appliquer qu'au tangible. L'objet ! L'objet !
- Maître... je n'ose...
- Dîtes.
- Pourtant l'amour, par exemple ?
- Phénomène de reproduction.
- Non. L'amour-tendresse, l'amour-joie, l'amour-bonheur, l'amour-prière et récompense.
- Pas exploré à fond. Voyez psychologues. Science indécise. Aucune base d'appréciation. Trouverons formules. Question de glandes.
- Je vous entends... Et la Beauté, s'il vous plait ?
- Qualité arbitraire distribuée au gré de la mode. Pas de canon scientifique. L'objet n'est ni beau, ni laid. Il est. Correspond à des courbes de vibrations.

- De sorte que pour vous, tout se réduit à un assemblage mathématique de corps simples, ondes interpénétrées selon des lois inéluctables, déterminées, infaillibles, préconçues.
- Exactement.
- Et l'ennui qui suinte des Universités malades, où le classez-vous ?
- Échauffement des cellules cervicales.
- L'enthousiasme à vivre selon la loi d'une transcendance impondérable ?
- Multivibrations provoquées par artifices non classifiés.
- L'énorme, l'immense, l'irréremédiable bêtise qui règne en gibus dans les amphis ?
- Disons qu'elle résume les probabilités de l'erreur.
- Et la mort, avez-vous main là-dessus ?
- Saturation d'une expérience.
- Maître, avez-vous une femme, des enfants, des amis ? Des êtres pour qui vous éprouvez une attraction généreuse ? Un sens de don ? Un vouloir de bien-être ?
- J'ai des enfants. Je leur apprend les découvertes de la Science.
- Sont-ils heureux ?
- Ils sont bien notés.
- S'il leur prenait la fantaisie d'être poètes, dramaturges, fleuristes, pêcheurs à la ligne ?
- Je les ferai examiner par un psychiatre.
- Vous les aimez pourtant ?
- J'éprouve pour eux un sentiment —pardon— une vibration, que je n'ai pas encore analysée. Trop de travaux.
- Et s'ils mouraient ? Excusez-moi, mais c'est possible.
- Oui. Et bien, je m'acharnerai à mes études.
- Quelles sont vos recherches actuelles ?
- J'ai trouvé des gaz asphyxiants prodigieux. Possibilités quasi-illimitées. On n'imagine pas les ressources de la nature. Pensez qu'avec un décimètre cube de liquide comprimé on peut anéantir le tiers d'un continent sans que quiconque puisse en rattrapper. Une centaine de litres suffirait pour la Terre entière. Merveilleux, hein ? Je vais comme de juste offrir ma découverte à notre gouvernement républicain. Il convient que le progrès soit diffusé par les hommes de la bonne cause.

VII - SALADE

Vénér... M... et vous tous mes FF...

Dans ce monde en perpétuelle fusion, deux forces, contradictoires en apparence, complémentaires en fait, semblent s'opposer. Moi, Vénér... . SALADE, j'ai dit : le matérialisme et le spiritualisme. Soyons révolutionnaires. Pourquoi ne pas les unir ? OUI.

On me dira qu'on ne peut pas mélanger l'huile et l'eau !

De par ma barbe qui est rousse et contient également du poil noir et des touffes blanches, il est prouvé que les inconciliables s'associent dans les cas désespérés, c'est-à-dire quand l'esprit des primaires de bonne volonté n'arrive pas à trouver une solution convenable. Il n'est pas absurde de penser qu'un œuf peut tenir sur sa pointe, que la marche naturelle de l'humanité se fait sur les mains et que l'illogisme est une raison quotidienne valable pour des esprits généralement faux.

On ne voit pas ce qui distingue tant la doctrine de la matière de celle de l'esprit. L'esprit est-il matière ? La matière est-elle illusion de pensée ? Bien fin est qui trouvera à coup sûr la vérité. Tous les hommes se trompent. Tous les dogmes pêchent par un point, par plusieurs, par tous les points. C.Q.F.D. Ex abrupto. A absurdo. De visu. De facto. Sic. Amen dico vobis.

Et c'est là justement où les adversaires peuvent s'associer et prétendre à l'union universelle. Ne pouvant nous accorder sur une vérité unique, que nous n'arrivons pas à découvrir par nos lunettes, nous pouvons, nous devons, nous entendre sur la base de nos erreurs multiples, sachant, convenant, que nous nous trompons délibérément, que tout ce que nous disons est entaché de nullité, et que de ce fait, nous devons protéger l'erreur du voisin comme il protège la nôtre ! Échange de bons procédés.

L'harmonie ? C'est un compromis dans la confusion.

Rousseau prétend que l'homme est incomparablement bon. Maurras dit le contraire. Saint Paul affirme qu'il est pur esprit, et Lénine conclut au robot. Tous se trompent. Tous ont raison. L'homme est un mélange, une salade, une bouillie où l'on trouve parfois des diamants. Jolie, l'image ? Voyez comme ma barbe brille. Admirez mon sautoir. Tout à l'heure, nous irons au café boire le demi d'après la salive. Et je vous dirai des choses plus étonnantes. Ce que je pense de l'avenir du XVIIIème arrondissement et quelle sera la société future d'après Auguste Comte, Nostradamus et notre F... Petitsucre.

La Monarchie, voyez-vous, mes FF... avait du bon, comme du mauvais, L'Église aussi, et Robespierre de même. Aristote a raison. Voltaire n'a pas tort. Entre Saint Thomas et Ubu, il n'y a guère de distance, Personne n'est parfait, mais personne ne peut se tromper parce que l'erreur, qui est humaine, est aussi divine. Si Dieu existe. Et

encore, je ne suis pas sûr de ce que je dis, ce qui prouve que je suis dans le vrai. De la Dualité, le binaire (manichéen, peut-être, mais l'hétérodoxie et l'orthodoxie se rejoignent), nous passons au ternaire qui est l'objet conçu de la création, issu du double principe, le male et femelle, le bien et le mal, Dieu et la matière, le caca et l'esprit. Il faut de tout pour faire un univers. S'il n'y avait pas le mal, il n'y aurait pas de bien. Sans ombre, pas de lumière. Sans mort, pas de vie. Sans intelligence, pas de bêtise, sans humus pas de café, donc pas de Balzac, pas de Comédie Humaine, pas de cinéma historique, pas de Pathé-gogo. Comme c'est bien que nous soyons tous là, à ne rien comprendre et à discuter de tout.

Car nous avons tous compris que nous ne comprenons rien. O sublimité de la sagesse humaine. Prodigieuse intelligence du néant. Nous venons d'on ne sait où, nous allons vers une autre catastrophe et tout est pour le mieux. Vive l'homme et sa liberté d'errer. Faisons la chaîne. La fraternité humaine ? C'est le métissage de toutes les idées fausses. A force d'en brasser la sauce on réussira peut-être à trouver une vérité qui en émane, par dégoût, par propulsion, par hasard. La déesse sort toujours du puits. Il n'est pas dit qu'il soit d'eau claire.

J'ai dit : mes FF... Pan ! Pan ! Pan ! C'est l'heure du rince-phonos.

VIII - ~~xxxxx~~

IX - OGRE

Je les hais. Je les exécute. Je les vomis. J'en mangerais. À pleins crocs. Jusqu'aux yeux. Il faut les brûler, les dissoudre dans la baignoire, les faire cuire dans leur chasse, les étouffer au goupillon, les noyer dans le bénitier, flamber la baraque.

Écrasons l'infâme !

Ils sont... O c'est impossible à dire. Moi, radical-socialiste, tolérant, homme de contrôle certain, partisan de la liberté de pensée, respectueux de toutes les croyances, je conçois bien qu'il faille aux esprits inquiets un soulagement quand apparaît la mort. La sienne ou celle des autres. Tout le monde n'a pas notre philosophie. Et pourtant : il est si beau de ne croire à rien. Il y a tant de grandeur dans le fameux néant.

Tandis qu'eux... avec leurs instruments de magie qui racontent aux foules les choses qui les enivrent et qui leur soutirent un précieux argent ! Ah ! Les bandits ! Tenez-moi bien. Je vais cracher. La fureur m'empoigne l'estomac. Je suis un taureau furieux, un buffle républicain. Je crèverai leurs soutanes à coups de cornes. Trop gras. Trop maigres. Trop laids. Trop petits. Trop sales. Trop noirs. Il y a du Jésuite partout.

La droite bouge-t-elle un cil ? Jésuite. Tel ministre va-t-il à la Messe ? Jésuite. Et celui-là qui n'y va pas. Double Jésuite. Derrière cette banque ? Le Vatican. Derrière ce groupe minier ? La Synarchie. Le Comte Machin et le Baron Chose s'associent ? La main du clergé. Tout le mal est Robe noire dans la République rouge. On sent le complot à chaque messe. Infernal paradis. Ils

veulent renverser le régime. Nos libertés. L'obscurantisme fourbit ses armes. Contre le Progrès. Groupons... et demain (Pas d'ennemi à gauche). Aux armes, citoyens. Laïques, à vos postes. Fixe. En joue.

Qui vive ? La Sociale ou la boîte à bon Dieu ?

Je ne m'occupe pas de religion. Histoires de bonnes femmes. Peut-être bien que ce qu'on dit existe. Un principe de permanence de l'esprit qui... que... Peux pas formuler. Trop difficile à imaginer. Il faut s'en tenir à ce qu'on voit, ce qu'on touche. Pour l'au-delà, nous n'en sommes pas encore là. Mais entre les cagots et nous, c'est une question de tripes à l'air et de place au soleil. Eux ou nous. Nous sommes les fils des mécréants et des hérétiques qu'on décervela, enfuma, hacha menu pendant des siècles. Incroyants parce que triqués. La religion d'amour par le feu ! Merci Torquemada, Simon de Montfort, Bossuet, Villars. Aujourd'hui les Césars, c'est nous. Les curés reviennent par tous les trous. Chassons les rats.

Tue ! Tue ! Tue ! L'Église : Bête à abattre. L'ennemi du peuple c'est le crucifix. Le progrès dans l'atome. Pas de doute sur le nouveau dieu. Nous ne nous payons pas de mots ? La science, c'est le théorème résolu. Ni Dieu, ni maître.

Le peuple sera libéré quand le Christianisme sera abattu, oublié, desséché comme momie. Diffusons la chimie, l'arithmétique, la zoologie. Éveillons chez les enfants le goût du chantier, la gloire de construire la locomotive qui roule cent ans. Tout le problème de la vie sera résolu quand on voyagera de pôle à pôle avec une hélice dans le nombril. Pas de Père Éternel. Une bonne pipe. Un verre de vin. Et vogue la galère ! On aura un bel enterrement. Civil. Et une rue dans le quartier !

Comment se débarrasse-t-on des cafards ? Par le poison. Quel remède contre les punaises ? Le feu. Et les hannetons, qu'en fait-on ? De la bouillie. Vous m'avez compris.

Le Cosmos, c'est le Cosmos. Les polytechniciens sont là pour expliquer les phénomènes terrestres (et encore se méfier, il y a des infiltrations cléricales à l'école de la rue Descartes). Je ne comprends qu'une chose : la vie en bras de chemise. Pas de carcans.

Arme nos cœurs, Saint Robespierre. Guide nos bras, Marat. Rome ! Rome ! Voilà la pieuvre, l'Internationale Noire qui couvre la terre de son ombre. La liberté de penser n'importe quoi, n'importe comment, fera de l'homme de demain un être libre, gonflé de muscles et de biftecks du vendredi, un combattant de la bonne parole bavarde. Nous sommes matérialistes parce qu'on a du sang (A ou B).

Vive le rayon X, la bombe N* tant, l'amour libre, la fraternité des peuples et la carte de circulation dans le métro.

Et mort à Jésus —qui, du reste n'a jamais existé.

Pourquoi je suis anticlérical ? Pourquoi je veux les mordre, les piétiner, les faire bouillir ? Parce que le Rousseau est naturellement bon.

X - VENTRE

Je ne m'occupe pas de ces choses. Tout ce que j'ai lu là dessus n'est pas drôle. Jules, un porto-flip ! La bonne vie, c'est la bonne chère ! Où dîne-t-on ce soir ? Reprenons un cocktail. La vie est un plaisir à renouveler sans fin. Aimez-vous les escargots ? Et le bourgogne sur le chevreuil ? La pêche Melba ? Je connais un coin où l'omelette au rhum vous sucre le goulot à lécher les doigts de la cuisinière. Encore un verre. Jules ! Trois Manhattan.

Tu te rappelles, ce poulet à la lyonnaise ? Et le canard du km 107 ? Et le foie gras de Souillac avec un 1909 d'un fumet ! Prends des artichauts à la crème. Une pointe de piment. J'ai engraisé de 4 kgs depuis 6 mois. Mon foie se tient bien ! Mais il faut se modérer. Dix apéritifs, quatre digestifs par jour, plus les extras et deux bouteilles. Heureusement qu'on est de bonne race. Tous les miens sont morts d'apoplexie. Chez nous, on s'en va par la gueule. La meilleure mort. Au moins tu ne fais pas pitié.

Regarde la blonde, là-bas ! Délicieuse ! Une touche. Toutes les femmes sont à vendre. Dépend du prix et de la manière. Bague ou fric. Auto ou publicité. Mettrais bien dans mon lit. Tu tiens la comptabilité de tes maîtresses, toi ? J'en ai 247. Pas énorme. Fatigant. Il faut être raisonnable. À propos comment se porte ton épouse ? La mienne va bien, merci. Elle est à la campagne, avec les enfants. Ils bouffent comme quatre, les cochons.

Encore un peu de poulet ?

Tu n'as jamais été homosexuel ? J'ai envie d'essayer pour voir. Quoique pas de goûts pour des machins qui vous attirent des ennuis. La police, les petits journaux. Il n'y a pas de mal là-dedans, bien sûr. Les hommes et les femmes sont faits pour forniquer ensemble. Regarde les animaux. Reniflette par-ci. Miaulement par-là. Tant que ça peut, vivons la vie. Moi, je suis pour la partouze universelle. On devrait organiser des concours. Laissez-nous donc rigoler. Quand on sera mort, on ne jouira plus.

Bois un coup. Tu n'es pas trop saoul ?

Quand j'étais même, ma mère m'engueulait quand je séchais le catéchisme. À quoi, veux-tu me dire, cela peut-il servir de prêcher toue ces trucs là ? Est-ce que les églises ont empêché la guerre ? Non, pas vrai ? Pour faire un macchabée ou un tueur biffin on ne te demande pas ta religion. Tu marches au pinard, à la gnôle, au frichti plein le tube. Un souvenir... Écoute-moi. C'était dans un bordel, après l'attaque de... Non, je te raconterai ça au dessert. Laisse-moi goûter de ce fromage qui sent la charogne. C'est un plaisir. Sais-tu comment ils les font ? Mange d'abord, on te donnera la recette ensuite.

Veux-tu qu'on aille faire un tour chez Marie-Louise, tout à l'heure ? Il y a une négresse de quatorze ans. Dernier arrivage. Et une petite chinoise très dégourdie. As-tu lu l'histoire de l'œil

Marrant ! Ça c'est du concupiscent. Des collégiens dans des placards. Et bien écrit. Par un chartiste. Avec des dessins. Peux pas te raconter tellement c'est gros.

Mon cher, la vie vaut la peine d'être vécue dans la soie, le pinard et les filles. Plus tu as soif, plus tu bois. Plus tu tombes de blondes, plus tu as envie de brunes. Après nous le déluge. J'aurai brûlé ma chandelle en bâfrant. Tu ne sens pas passer le soir l'appel de la vieille bacchanale. Nous sommes des Grecs, de vieux païens. On ne dort jamais bien que bourré d'alcool et vidé de son rut.

À la tienne, Étienne ! À nos plaisirs ! À nos nuits ! À nos chansons ! À nos égouts ! Bois ton rince gueule à petits coups. Je vais te raconter l'histoire de ma dernière vérole.

XI - MEA CULPA

Croyez-moi, le mal existe. Car sans lui, pas de souffrances, de mortifications, de récompenses dans l'au-delà pour tous les remords que nous aurons éprouvés. Notre vie entachée originellement est un monstre à détruire à chaque heure par le sacrifice de toutes nos joies, toutes nos jouissances, toutes les abjections qui sont nos voluptés, les créations humaines. Horreur ! Le pêché s'attache à nous, à chaque pas, à chaque clin d'œil, à chaque poussée de barbe. L'air que nous respirons est un enfer, les battements de notre cœur sont grondements de démon. Le fait est là qu'on soit si mauvais, bon à tuer, macérer, mortifier, dissoudre. Tout siècle est décadence de principe. Rien n'est bon sur cette terre où nous sommes jetés volontairement par la décision d'en haut pour apprendre à expier la Faute, celle du premier de tous les hommes, qui écoute pour le malheur des générations la voix des anges rebelles.

Tout gicle de pus dans les paroles de ma bouche, tout est désespéré dans ma conscience morte. Je ne suis que poussière et me résorbe dans le plus infime néant pour atteindre la grâce. Je supprime en moi tout élan pour que Dieu soit libre de sa puissance de vengeance ou de pardon. Je me soumetts à toutes les afflictions, je me revêts de tous les cilices, pour atteindre à la souffrance parfaite, à la torture idéale, au goût de n'être plus qu'un cadavre déchiré qui s'offre sur l'autel sanglant à un Jéhovah foudroyant. Si je pouvais déchiqueter ma chair en lambeaux pendant des années, des lustres, je me sentirai plus près de la douceur éternelle, ce point de cuisson où l'Enfer lui-même n'atteint plus l'âme de l'homme de son feu vivace. Mes douleurs semblent approcher du maximum de désordre qu'un homme puisse supporter. Je me suis créé, j'ai entretenu en moi des maladies de toutes sortes, dans lesquelles je me complais par humilité et modestie. Des plaies inguérissables rongent lentement mes os et mes muscles. Elles m'attirent la bienveillance du Très-Haut. Je me repais de nourritures pauvres, inodores, de basse suavité, pour être plus près de l'affliction totale. Ma désolation est immense. O bonheur ! Que ce malheur insondable, sachant que c'est là le chemin par où l'on atteint la vertu : la mort des sens par l'exaspération de ceux-ci. Quels tourments pourrais-je inventer, qui me soient bénéfique ? Avec

quoi puis-je encore abîmer ma chair et mes désirs ? Où est le gouffre plus profond où me précipiter pour atteindre l'ennui total, feu lent du châtement éternel.

Les parasites courent sur mon corps couvert d'opprobre et de saletés répugnantes. Les vers intestins travaillent ma chair et me donnent un avant-goût du tombeau. J'aurai moins de peine à me dissoudre quand il me faudra quitter cette carcasse si pourrie déjà, exposée à tous les soleils de cruauté, toute glacée d'amertume et de crainte. Suis-je assez misérable ? La honte le dégoût, le mépris m'entourent. C'est ma tente terrestre. Il faut qu'on m'abandonne. Nu, sur mon grabat, couvert des ulcères de la foi, j'attends que Dieu passe et m'encourage dans mon chagrin fatal.

Car il convient que Dieu s'émeuve, ait pitié de moi. Ne criez pas au blasphème. Non, ce n'est point de l'orgueil que vouloir à tout prix, fut-ce par un spectacle d'épouvante, attirer les regards du Père sur sa créature.

Je suis un enfant de contrition qui corrompt sa vanité dans l'acide de la réprobation universelle, qui taquine sa faute suprême d'un ongle de deuil. Je ne suis béni que par le sang et le pus, onction du divin Amour qui châtie l'homme en le ravalant à la charogne.

XII - MINUIT – MAGOT

MINUIT — Je pense, donc je suis. Je bois un bock devant St Germain des Prés, donc j'existe. Je fréquente untel, j'expose du caca freudien, donc je me manifeste créateur, crée, mobile, existentiel. J'écris dans le torchon bien peigné du Grand Lévy, donc j'ai droit à des mocassins américains, aux louanges de Pierre et Paul, et au rince-gueule des banquets semi-officiels. Je fus toujours dans l'opposition tolérée, encouragée par le Pouvoir (Bas-Fonds secrets), c'est à dire dans la ligne du devenir progressiste qui muse, hors des académies primaires vers les hautes sphères de la philosophie dite pessimiste. Penseur moderne n'a cure de rien. Il se manifeste tel que le, circonstance quotidienne. De quoi s'agit-il ? D'émarger à une ou plusieurs caisses. De séduire la Sorbonne. D'avoir public payant. De piétiner les plates-bandes consenties par la Police. De désigner l'ennemi n°1 —qui n'est pas à gauche— de démuseler les snobs, de vendre de l'inédit, en faisant mine de vomir sur tout. Tout un public pour nos crachats. Les gens ont tant besoin d'exercer leur haine contre les entourures de leurs incommodités qu'ils sont prêts à toutes les accusations contre un quelconque autrui. On trouve toujours à casser des vitres. Le public adore les baraques à vaisselle. Inscrivez sur la cible : Tartempion ! Il y aura dix mille acheteurs de grenades à mains. Magot, parlons un peu de choses déshonnêtes et commerciales. Que pensez-vous de la sexualité ?

MAGOT — Nous en avons décrit les modes les plus pervers. Il nous faut inventer d'autres gobe-mouches.

MINUIT — Sade, pour les corrompus, Lautrémont pour les sages, Germaine Berton pour les impatientes. Qui dit mieux ?

MAGOT — J'ai pensé écrire une apologie de Landru.

MINUIT — Ou une histoire illustrée des crimes collectifs récents. Que pensez-vous sérieusement des chambres à gaz ?

MAGOT — Pas assez terrifiantes. Bêtes. Chambres à douches. Il aurait fallu les décorer de fresques.

MINUIT — Publions un traité pratique de la torture, par le parachutiste Z...

MAGOT — Ou une série de poèmes sur la désintégration politique des cadavres par l'acide.

MINUIT — Ou sur celle du spirituel par l'hypnose. Dites-nous, pratiquez-vous toujours l'opium ?

MAGOT — Nous avons des stupéfiants infiniment plus raffinés et plus lents.

MINUIT — Comment s'ordonnent vos derniers rêves ?

MAGOT — Toujours viols, après ou avant crime sadique, mangeaille sur la victime, chute verticale d'avion, grincements de poutres, autobus à roues humaines, en forme de langouste, chiens crevés dévorés par les fourmis, puis Dieu le Père s'écroule en poussière de plâtre. C'est un sucrier qui se vide sur des fraises Melba. A ce moment, une bouche de femme surgit de l'écran, Aphrodite naît ainsi tous les matins de tarte à la crème. Une fenêtre s'ouvre. Un coup de feu. Le Jupiter tombe dans l'escalier. C'était le laitier. Un camion Sita l'emporte et je pense que je n'ai pas refermé mon tiroir à chaussettes. Avez-vous jamais été enfermé dans une bulle de savon ? Combien avez-vous brûlé de Japonais au lance-flammes ? Depuis les dernières expériences atomiques, j'aime beaucoup les champignons, à cause du dôme. Quand j'étais enfant, je portais des caoutchoucs aux pieds les jours de pluie. Et un chapeau Jean-Bart en toile cirée. Le monde est une dentelle mangée par les baleines.

MINUIT — Bravo. Excellente tirade de pensée ordonnée. À propos de Dieu, si nous tentions une étude sur le blasphème. Comment envisager la meilleure profanation du sacré ?

MAGOT — Minuit ! Vous êtes génial. Je réponds : par l'ordure, par tout procédé stipulé honteux commis contre l'appareil sacerdotal.

MINUIT — Belle réponse. Cet acte obscène est-il suffisant ?

MAGOT — Ce ne doit être qu'un début, une des multiples tendances de l'expressionnisme blasphématoire. La question vaut la peine de s'y attacher.

MINUIT — Nous y consacrerons plusieurs entretiens. Il y a infinité de points de vue à examiner : jouissance du blasphème, nécessité du blasphème, utilisation, opportunité, publicité, secret, forme du blasphème, heure, lieu, sexe du blasphème.

MAGOT — La jouissance est décuplée quand l'acte illicite s'accomplit dans les conditions les plus difficiles et que la défense est plus rigoureuse. Le sacré est un excellent tremplin de plaisir pour le ou les coupables volontaires. L'acte commis contre César éveille moins d'émotion chez le sublime criminel que celui commis contre Christ.

MINUIT — Est-ce que la généralisation actuelle du blasphème qui est inconsciente et vulgaire —les foules ayant pris l'habitude de piétiner le sacré sans se rendre compte de la valeur de leur violence— ne serait pas de nature à diminuer la portée des actes purs commis par certains prédestinés dont la mission serait de magnifier la révolte de l'abject contre le sacré ?

MAGOT — Au contraire, elle doit pousser l'Anté-Christ habile à des recherches de plus en plus savantes pour assurer le prestige de son attentat. Nous avons découvert un grand, un immense champ d'exploration intellectuelle et sociale.

MINUIT — Nous conviendrons donc de dire, pour aujourd'hui, que le blasphème dans la mesure où il est un acte volontaire, soigneusement médité, bien que paré de la spontanéité judicieusement calculée, permet à l'acteur, qui est à la fois commettant et sujet, d'éprouver dans le minimum de temps, et selon la multiplicité des difficultés et des dépenses, le minimum de volupté comme de provoquer les adversaires ou dans le public le maximum d'effet. Dans ce domaine, on ne saurait se limiter, pas plus que les savants chercheurs d'explosifs ne sont arrêtés par des considérations sentimentales. Il faut donc pousser les observations et les déductions à l'infini et envisager une série d'expériences pratiques qui permettront en peu de temps d'attirer l'attention au monde sur ce problème capital. Les qualités les plus audacieuses seront réunies dans ce ou ces gestes simples qui seront les signes impériaux de notre combat au nom d'un absolu de licence qui démontre toujours pour nous la pureté la plus inconcevable et la plus génératrice d'extase.

XIII - NEGATUS

Pour lui, pratiquer le bien, c'est s'abstenir du mal. Tous ses comportements sont abstraits, réticents, restrictifs. Le Bien, c'est une défense de... une barrière, un cordon d'agents, un mur qui enclot un parc, tout petit parc, quelques arbres rabougris. A force de vivre dans son enclos, l'homme s'imagine qu'il est propriétaire. On ne restreint pas le ciel.

Négatus ne pêche point. Du moins, ainsi qu'on a coutume de se livrer à l'erreur sur tous les points du globe. Les sept défenses capitales sont ici religieusement observées. Il n'y a point d'orgueil car il s'acharne à être étroitement simple, faussement humble, dépourvu de morgue, empreint d'amabilité voulue. Il n'est point luxurieux car il a desséché en lui l'esprit de jouissance jusqu'à imposer à son entourage les mœurs patriarcales les plus sévères. La moindre vétille est immédiatement punie, réprimée avec une autorité intransigeante. On ne laisse pénétrer dans sa maison la plus minime liberté qui semble licence, la plus petite frivolité qui émeuve un désir. Tout y est pieux, apparemment consacré, béni de main rigoriste. Jusqu'à éliminer les perruches trop amoureuses dans leur cage.

Il n'est point gourmand, refusant décidément de grands apprêts de cuisine. Une vague de végétarisme le souleva jusqu'à troubler sa santé. Il

revint à regret à des chaires plus riches, mais en se défendant de les considérer plus qu'une nécessité importune

Pas coléreux, pour que la haine qui court les villes n'entre point dans sa demeure où règne le silence d'une paix auguste. Nul bruit n'égaie ce salon compassé dont les portraits de famille louchent les uns vers les autres avec timidité, craignant de briser leurs vitres fragiles d'une audace chaleureuse. Les animaux sont si doux chez ce scrupuleux que le chien n'aboie jamais contre le passant et le chat ne s'enfuit pas sous la menace de l'étranger. Eux aussi, sont sévères et sages, se couchent tôt, sont tristes et ne se hâtent point derrière la cuisinière, crainte de manifester trop d'appétit pour les bons morceaux.

Il n'est point paresseux, accordant au travail tout le soin qu'exige cet ennuyeux maître de la terre. Point curieux, car il vit à l'écart du monde et ne jette point son regard sur le bien d'autrui. Point avare, distribuant avec une générosité mesurée les offrandes aux œuvres sérieuses et recommandables. Que pourrait-il n'être pas ? On ne saurait lui trouver de qualités positives car sa vertu est une obéissance à la défense légale, à la morale limitative. Cette stricte observation d'une éthique austère tend depuis peu au tragique. Aspirant ascète. Négatus se prive volontairement du superflu comme du nécessaire par souci d'atteindre une perfection imaginaire d'où le mal s'exclurait de lui-même. Il lui semble que la suppression de la luxuriance naturelle est suffisante pour accéder à la vérité absolue. Sa vertu est l'abstinence. Sa grandeur s'exerce dans le refus. Pour lui, l'intelligence s'épanouit dans l'abstraction. Hanté par les formes les plus extravagantes du monachisme oriental, il s'absorbe dans des méditations si puritaines et déficientes qu'elles aboutissent à des crispations outrées, à des enflures et des dessèchements de l'esprit où ne filtre plus aucune lueur de vie sérieuse. A force de n'être pas ceci ou cela, il tend à n'être plus rien, à s'enfermer dans le carcan de son jeûne spirituel. Ainsi procède l'insensé qui, pour brûler l'ivraie, détruit le froment, qui, par crainte des scories du fleuve, s'acharne à tarir la source. Ce saint est fils des Enfers où le Sommeil et la Mort enchaînent l'âme trop étroite, et l'exposent aux grondements d'un sinistre Cerbère à face d'honnêteté.

XIV - TERMITE

À Barcelone, pendant la bonne saignée, j'en ai eu trente-sept, à moi tout seul. Trente-sept quoi ? Curés et nonnes, mon pote. Butés. Naturliche. Et roussis. Grillotés. Flambés comme du torchis. Étripés. Éventraillés. Bien curetés avant de rôtir. Ça, c'est du souvenir. La belle fumerie. Cette viande à sacristie se tordait comme des asticots dans une poêle. Parce qu'ils étaient encore un peu vivants quand on les a allumés, Toute la nuit, ils avaient bégayé des paters pendant qu'à trois copains, on les découpait lentement en rondelles. Des seins de religieuses espagnoles, c'est pas gras tu sais. Elles gueulaient, les vaches ! Il y en avait une assez gironde. C'est joli de la capucine en jupe. Mais j'étais fatigué par la bringue de la veille. Toujours saouls. A flinguer sans arrêt. Alors, on a

appelé un corps de garde de trente dynamiteros, tous montés comme des bourrins, qui lui ont appris, à la petite, en quelques heures, ce qu'elle n'avait jamais su depuis qu'elle était enfermée dans sa boîte à punaises. Elle râlait comme une môme à qui on colle des cataplasmes. Aie ! Maman ! Nous, on l'aspergeait au goupillon. Et même mieux. Et puis, on y a mis le feu. Faut bien soigner les martyrs pour qu'ils aillent dans leur Paradis. Elle a gagné un bath ticket d'éternité. Au fond, on a fait une bonne action.

Ah ! Ce qu'on a pu rigoler.

Après, on a ramassé tous les ustensiles de la baraque à Bon Dieu. En or et en argent, avec des cailloux dessus. Et on a fourgué le tout à un juif qui attendait avec ses valises. Il nous a payés cash. Mais j'ai idée qu'il a du faire un drôle de beurre. On a tout picolé, Messeigneurs. C'était un hollandais.

Y avait aussi quelques tableaux dans c'te sacrée chapelle. Mais trop grands. Alors, je les ai décadrés au couteau. Bébert s'en est fait une veste. Il se baladait avec une Madone dans le dos et deux anges chiots sur les fesses. Marrant.

La religion, vois-tu, c'est très bien quand on peut tabasser la soutane. Ces tordus là n'aiment que la trique. Cà leur plait de pouvoir bêler mouton quand on leur mord le chose. Faut donc pas se gêner. Chacun son plaisir, pas vrai ?

La prochaine fois —car, c'est pas fini— on jouera encore avec les allumettes. Je me ferai un chapelet d'oreilles avec tous ceux que j'ai visés dans le patelin. Il y en a bien cinquante dont le froc me fait renifler. J'ai déjà affûté mon flingue. On va se payer une drôle de tranche de bifteck béni. La vie, vois-tu, Julot, c'est une bonne chose quand tu peux déglinguer tous les gars qui t'emmouscaillent. Moins on restera de mironçons sur la planète, mieux ça ira.

Entre copains, après la chasse aux cafards, on a plus d'appétit à briffer le brignolet.

XV - TEMPORAL

L'Église n'est pas plus, pour nous, qu'une orientation politique, une puissance temporelle, une autorité de la terre. Divinement insipide, peut-être. Ce n'est pas la question. Je ne veux la considérer que sous l'angle utilitaire. Est-elle capable ou non d'affermir les gouvernements d'ordre ? Son action est-elle efficace pour une société qui tend à éliminer l'incohérent et à faire surgir le dirigé ? Si elle est le catalyseur d'une immense réaction sociale où les éléments de rebuts seront dissous au profit des corps actifs, je la soutiendrai dans son effort et son expérience révolutionnaire. Si elle ne fait que prêcher au-dessus des foules de vagues dogmes extra-humains, je la négligerai ou la combattrai comme un parasite.

Ce n'est pas que j'admette toujours son action démagogique, Dans son souci d'accaparer les masses et de lutter contre l'emprise des partis

progressistes athées, elle est portée à faire de la surenchère, et accorder encore plus que les autres à nos affamés de toujours —qui ne le sont souvent que parce qu'ils sont trop paresseux pour produire ou trop avides pour se discipliner. Soutien de la tradition familiale, du producteur aisé, du chef d'industrie, l'Église était hier la mieux placée pour gouverner secrètement la partie conformiste de l'État, diriger les élites dans la voie du meilleur, à la fois conservatisme et paternalisme, organisation mesurée de l'abondance. La rupture des digues sociales l'oblige à abandonner ses positions quiètes, et à courir au plus pressé. D'accord. Nous convenons tous de convenir qu'une épreuve fatale menace d'engloutir le vieux monde et que Rome n'a pas le droit de s'accrocher à des traditions politiques périmées. Toutes les ruses sont bonnes pour maintenir la pérennité des partis d'ordre.

Pour le reste, c'est à dire le bien fondé de la doctrine, je ne saurais émettre d'avis. Ces spéculations sur l'au-delà, où l'imperceptible n'intéresse que les inquiets. Nous autres, positivistes, avons mieux à faire qu'à nous préoccuper de malaises moraux qui risquent de nous entraîner hors de l'orbe de notre travail. Une société saine fonctionne hiérarchiquement. La morale chrétienne est utile pour graisser la machine. Il nous suffit, Rome sera notre lubrifiant.

Ce n'est pas que la légende ne soit pas belle, ni touchante. Elle émeut certain populaire mieux que toutes les théories économiques, ces démons de puissance moderne. Le cléralisme, notre ami secret, que nous devons d'une part soutenir jusqu'à la limite où il ne dépasse pas les conventions contractuelles, et d'autre côté, attaquer publiquement pour nous attirer la sympathie des masses athées, est un agent actif, d'une providence matérielle appréciable. Par tous les moyens, même spirituels, nous parvenons ainsi à réaliser cet équilibre toujours instable mais permanent dans un monde dévoré de passions sourdes qui régit inexorablement le besoin et le devoir de construire. Et si la fiction de l'au-delà a réussi à mettre le temporel au pas cadencé qui est notre symbole d'une bonne gestion sociale, nous pourrions dire que nous avons été le commanditaire d'un dieu suffisant pour cette terre, pour cette époque, par rapport aux problèmes entrevus.

XVI - POUSSIÈRE

Le christianisme scientifique ? Voyez salle 4, armoire 2, 17^{ème} rayon, 34^{ème} cote. Je n'ai pas lu le bouquin, mais je puis vous dire ce qu'il contient, en gros. On peut le situer entre X... et Z..., un peu plus exégète que A... un peu moins idéaliste que B... avec de curieuses tendances métaphysiques qui en font l'originalité quoiqu'on retrouve cela chez L... ou chez K.BC...

Par rapport à notre époque, il semble être le prolongement de la doctrine des Gounap et des Boufpifs, c'est-à-dire qu'il a interprété la Bible dans le sens des Mormacs. Sauf que le thème de Point-par-ci n'y est pas autant développé que celui de Point-par-là. Huntel a écrit sur lui une fort belle étude où il démolit toute la thèse de Hunautre et la discute en se

gaussant. Huitroisième dit qu'il veut réfléchir encore, et cent petits auteurs se sont prévalus de cet évènement pour éditer cent brochures où mettre en tête leur nom.

Vous voyez que c'est une question importante.

L'ouvrage comporte 631 pages de 33 lignes, à 72 lettres. In 8. Sur papier indien. Pas d'édition numérotée.

Vous voilà renseigné.

Mon avis, quant au fond ? En toute matière, il faut être prudent. La zoologie, la chimie, les mathématiques sont classées parmi les sciences. Le christianisme parmi les religions. La grammaire trône dans les casiers didactiques et les livres de cuisine aux ouvrages usuels. Que vous dire ? Je ne crois pas qu'on puisse mieux préciser. Voyez-vous un autre arrangement ?

Mon impression sur la thèse ? Elle semble intéressante parce qu'en 1875, à sa parution, un autre mouvement prévalait dans les cercles officiels. Elle fit donc opposition, d'où discussions, controverses, échanges d'articles ; bref, gros travail de critiques et de sorbonards déchaînés.

Si je la trouve juste ? Vous savez, moi, je ne me passionne jamais. Il faut rester objectif, juger en dehors de toutes les affirmations proférées par toutes les chaires. C'est ainsi qu'on peut comparer utilement. Évidemment le texte est séduisant. Mais son contraire est également appréciable. Alors, qui croire ? Contentons-nous de glaner un peu par-ci par-là, et nous aurons goûté de tout. .

Comment dites-vous ? « Sans rien savoir » !!! Mōssieu ! J'ai là, dans ma tête, le catalogue de 27341 volumes que j'ai tous lus, ou parcourus, ou dont je connais du moins la substance, ne fut-ce que par ouïe-dire ou intuition. Faites-moi la grâce de reconnaître qu'un bibliothécaire a pesé la pensée humaine, et qu'il sait, à travers les reliures et les étiquettes, distinguer la valeur d'un texte qui fit plus ou moins honneur à la littérature universelle. L'humanité a produit le meilleur et le pire, et son meilleur est toujours contradictoire. C'est de ce choc entre des idées absolument ennemies que jaillit la vérité terrestre. C'est une grande chose que d'oser être neutre, Mōssieu ! On glane au-dessus de tous les dogmes, on garde sa blanche barbe pure de toute tendance irrationnelle, et l'on atteint la sérénité des dieux.

XVII - CALVINET

- ... Nous, pauvres pêcheurs, incapables de faire le bien par nous-mêmes.
- Piètre opinion des droits que vous donna votre Dieu !
- ... Nous avons tant souffert au cours des siècles.
- Luites toutes temporelles ! Ne vous plaignez point. Le christianisme n'est jalonné que de martyrs.
- Nos adversaires emploient toutes les félonies.

- Grand privilège que la patience.
- Massacrés pendant les guerres de religions, pourchassés par les fanatiques de la Ligue, puis les dragonnards, envoyés aux galères, rejetés hors de la communauté nationale.
- Vous avez répondu par la Révolution de la Libre-Pensée qui a chassé les rois et les prêtres romains. Démon de puissance, aussi !
- Réaction de puritains traqués. Nous étions en droit de protéger notre vie et notre évangile. Car nous n'avons cessé d'aimer.
- En-bas, et non en-haut. Vous avez jeté les masses ignares contre les élites stupides.
- Ils n'étaient plus des chefs, mais des tyrans. Christ contre César.
- Jusqu'au jour où César se convertit à Christ. Il peut y avoir des riches de bonne volonté. Vos pauvres n'ont plus écouté la voix de Dieu dès qu'ils furent libres. Ils se sont dressés contre vous, au nom de la volonté des parias.
- Nous sommes contre tous les excès, contre tous les furieux. Nous gémissons sans cesse.
- Sous le poids des conflits humains. Il est dit : « Décharge-toi de ton fardeau ».
- Il faudrait que la grâce...
- Le paralytique attendait aussi que quelqu'un le jeta dans la piscine. Il lui fut dit : « Lève-toi, prends ton lit et marche ».
- ... Incapables de faire le bien par nous-mêmes...
- Que de menottes pour ceux qui parlent toujours de liberté ! Esclaves de vos craintes. Que voulez-vous réformer ?
- Le monde.
- Il n'est que poussière. Et puis ?
- L'homme.
- Celui que vous voyez n'est qu'une ombre. Celui qui est, n'a pas besoin de coup de pouce. Encore ?
- Chasser le mal.
- De votre conscience d'abord. Il n'a point d'autre existence. Pourquoi êtes-vous si malheureux ?
- Pour notre pêché.
- Cessez donc de tourmenter vos plaies. Vous avez déjà fait plusieurs pas hors de l'orgueil des temples, contre la rigidité des dogmes. C'est fort bien que de mettre une étiquette d'opprobre sur le faux et le clinquant. Il est mieux de ne point batailler contre des spectres avec des armes inutiles. Le soleil chassera la nuit mieux que vos poings.

- ... Incapables de...
- Quel boulet que ce remords d'un forfait que vous ne commîtes point ! Vivez donc et sachez vous tenir sur l'orbe de la victoire. Elle ne se remporte que sur la mort.
- ... Pauvres pêcheurs...
- Adieu.

XVIII - ASIAS

Tovaritchs !

Nous voici dix au conseil suprême de toutes les républiques sans Dieu ! Et nous avons inscrit à l'ordre du jour la mise au pas systématique de la vieille religion des tyrans défunts. A genoux, le Dieu mort, sous notre fier drapeau du progrès et de l'émancipation des peuples de bonne volonté ! Vous savez que le monde entier nous reproche, à tort, un antichristianisme qui se traduit, paraît-il, il y a quelques années, par la disparition de centaines et de milliers de prêtres et de pratiquants. Les chiffres n'ont jamais été contrôlés. Chacun sait ici que ce sont les contre-révolutionnaires qui ont commis ces crimes abominables. Du reste, ces malheureux ont-ils disparus ? Si nous le voulions, nous pourrions peut-être en retrouver dans certaines régions du Nord où ils ont émigré de leur propre gré. N'est-ce pas, Tovaritchs ? Bien.

Notre doctrine fut toujours antireligieuse, athée, puissamment anticléricale. Ce n'est pas aujourd'hui que nous en changerons. L'opium du peuple est l'argument ennemi que nous poursuivons implacablement. N'oublions jamais que le pape était hier l'allié du tsar, le tyran des tyrans, et qu'il avait charge d'abêtir la foule que l'autre asservissait par sa police. Nous avons heureusement libéré le peuple de tout cela. Le règne du knout est terminé.

Les temps ont changé. La Révolution a affermi notre position intérieure. Et nous pourrions aujourd'hui nous permettre de présenter au monde une apparence de peau neuve qui nous ralliera les suffrages des bien-pensants mal informés. Nous allons, tenez-vous bien, rétablir officiellement dans toutes ses charges, notre vieille église orthodoxe traditionnelle et proclamer que nous sommes devenus le plus grand état religieux du globe. Qui dit le contraire est un ennemi du peuple, un contre-révolutionnaire et un traître. Quel est votre avis ? Tovaritchs ? Bien.

Les popes seront donc absolument libres désormais. Entendons-nous : libres d'être utilisés par l'État. Ils prêcheront comme ils voudront (ce que nous leur indiquerons) aux croyants libres (que nous pourrions ainsi mieux distinguer et surveiller). Ils nous attireront la sympathie universelle de tous les puritains, bigots, gogos, et autres innocents philanthropes du monde entier, tous épris de cette démocratie dont nous sommes, nous, les premiers et seuls champions. Ils se présenteront librement —sous notre protection— dans les pays voisins de notre grande patrie progressiste et matérialiste, et y feront

œuvre utile en rassemblant sous le drapeau de la vieille religion chrétienne désormais officielle, les populations libres qui craignaient sous les tyrannies précédentes, de ne pouvoir accomplir leurs obligations pascales et autres. Qui ne va pas à la messe est un ennemi public, une vipère lubrique, un dangereux adversaire du monde nouveau. J'ai dit.

Je me souviens que moi-même je fus élevé sous les auspices de Notre Sainte Mère l'Église. Celui du parti ira donc communier tous les matins sous peine d'être accusé de saboter la grande œuvre nationale et prolétarienne de la patrie de la libre-pensée. Votre avis, Tovaritchs ? Bien.

Vous pouvez disposer. Minute. J'annonce. 1) J'ai pris désormais le titre de Pape de tous les États de notre Union Fédérative des peuples émancipés, 2) L'hymne révolutionnaire sera désormais remplacé par le *Gloria in Exabris Deo*. Compris, Tovaritchs ? Pas d'objections ? Bien. Amen.

XIX - EGO

Ego est pénétré de l'idée que Dieu est fait pour lui et non lui pour Dieu. Sa propre volonté, son désir le plus fantasque, sa vision toute égoïste, doivent être exaucés sur-le-champ. Quelques prières —toutes verbales— même pas suppliantes, péremptoires, affirmant ses exigences selon l'humeur du jour. Ces demandes à l'Éternel sont simple envoi postal. Il serait plus simple d'écrire au Père de toutes choses une circulaire ronéotypée, un télégramme : « Prière guérir urgence tante malade - Veuillez accorder prêt 100.000 Francs pour affaire importante - Ci-joint traite tant bénédictions fin de mois ». Dieu est son fournisseur, son Mont-de-Piété, son oncle à héritage, son commanditaire, qui ne participe aux bénéfices qu'après tous frais payés. Ego, chef d'un univers, régi par lui, poste que le hasard lui destina parce que le ciel l'avait élu, ne veut devoir de comptes qu'à lui-même, et s'il consent à donner quelques explications au Créateur, c'est avec la malignité et la morgue de l'administrateur habile qui dissimule les multiples petites combinaisons de sa gérance à son Conseil d'Administration bien indulgent. Le Père Éternel, c'est grand-papa gâteau. On le tape et on s'en fout. Bon pour les jours de casse, quand il faut réparer les dégâts du sort. Dieu est raccommodeur. Tant quand peut jouir, vivons la vie. Le Paradis est un hôpital pour les ressuscités, une pharmacie pour les éclopés. Pas besoin de se gêner. On sera toujours logé gratis.

Il y a des jours de catastrophe. Alors, on se précipite vers les intermédiaires. Pasteur par-ci, praticien par-là. Sauvez-moi. Que faire ? Où suis-je ? J'ai mal. J'ai eu tort. Comment revenir ? Et si je faisais une démarche personnelle ? Comment ? Il faut me réformer. C'est bien pénible. Mais, naturellement j'y consens. Jusqu'à la prochaine fois. Ne pêchez plus. Je n'en ai jamais eu l'intention. Bravo. J'ai compris. Que Dieu est bon ! Qu'il est donc gentil ! Alors, vraiment vous croyez que tout va s'arranger ? Eh, bien nous le remercierons... après. Comment ? Il faut se réformer... avant. C'est bien dur. Allons voir un autre curé.

Il n'y a pas de doute. C'est la loi. Au fond, pourquoi pas ! Mais oui, nous sommes consentants. Surtout que je guérisse vite ! C'est un si vilain défaut, un mal si affreux. J'ai essayé tous les médecins. Personne n'a pu. En désespoir de cause, je m'adresse à vous, qui me dites tant de douceurs. Voulez-vous de l'argent ? Non ? Ce n'est pas ce qui compte ? Je me réformerai donc. Demain... dès demain.

Ne plus fumer. Ne plus fêter la vie des sens. Ne plus gonfler son foie d'alcool brûlant. Très facile. Immédiatement. Promis. Je commencerai aussitôt que possible. Toutefois, j'ai encore ce soir un dîner d'affaires. Indispensable... où je serai obligé de... et puis vendredi... samedi... très peu de chose... un bal, mais après, tout à fait d'accord.

Ne plus rouler mon voisin ? Bien sûr. J'ai toujours été honnête. Enfin, comme on l'est en affaires. A l'avenir, je serai plus modéré, Comment ? Vous dites ? Il faut rendre ceci à lui, cela à elle ? Diable. Vous êtes certain ? Bon. C'est très cher. Mais comment assumerai-je mon train de vie ? Je n'aurai plus que trois autos. Que vont dire les amis ? Croyez-vous que je doive leur confier tout ce qui m'arrive ? Les gens sont si malicieux.

Vous comprenez. Moi. Je. Moi. Nous. Moi. Eux. Moi. C'est très important. Enfin !

Notez que vous avez raison. Je vous obéirai en tout. Alors, il n'y a vraiment pas d'autres moyens ?

Dommage.

Merci, mon Dieu, merci tout de même.

XX - MALÉDICTION

L'Apocalypse qui vient sera terrible. Pire qu'hier. D'épreuve en épreuve, Nous avons déjà vu tant de choses. L'humanité est prise dans un cercle de fer, de feu. Il faut qu'elle se pulvérise. Il n'en restera pierre, ni cendre. Les anges du dieu vivant l'anéantiront.

Le monde a cru pouvoir vivre de son propre orgueil, jeter à la face de Dieu son crachat de luxe ou de misère. Il s'effondre du même poids qui fit s'affaisser Babel, jeta les géants dans les gouffres d'Enfer, assomma Icare, fit s'écrouler Nabuchodonosor. Cette terre aura l'espace d'un soupir de Saturne, d'un claquement de fouet de Phaéton, une buée d'Aurore. Incendie malheureux. Agonie nouvelle-née. Voilà ce qu'il en est de surgir dans les langes du mal, bafouer Dieu, oser ouvrir un œil de chair. Les tourments brûlent les plus sages, les insectes dévorent les plus audacieux, la crainte détruit les plus humbles. Nul n'échappera à la loi terrible. Ceux du radeau se complaisent en prières d'espérances, croyant que la prophétie n'est pas pour eux. Mais l'inexorable destin ne tient pas compte de l'astuce des hommes pieux. Il châtiara l'innocent plus encore que le coupable ; car pour cet agneau patient, les coups viennent de plus haut et la chute est plus grande. Qui peut croire que l'homme gagnera un ciel impossible à atteindre ? Il n'a pas les ailes qu'il faut.

Qui est assez orgueilleux pour affirmer qu'il a droit à la grâce ? Qui est assez fou pour s'autoriser à espérer dans le pardon de Dieu sur ses pêchés, le mal doit être détruit par la foudre, les coups de colère, les monstres ailés, la tornade de pureté et de souffre entrevue par le Révélateur. Il ne surnagera dans la débâcle que ce qui, d'entre nous, peut être considéré comme le résidu immortel, autant dire, rien. Nous sommes la Babylone promise à l'étang de feu. Nous sommes éternellement le séjour des morts à pulvériser par les anges de terreur. L'abîme est la fin dernière de notre espérance terrestre. Nous irons jusqu'au fond du néant.

Que ceux qui osent dégager de l'Apocalypse des conclusions optimistes, viennent nous étaler leurs esprits sans plaies. Il n'est personne qui ne soit pas digne de l'abomination de la désolation. Tous malades, pêcheurs, princes de la cuve à serpents. Tous esclaves de la Bête. En vérité, on n'a jamais connu d'homme pur. Et je suis le plus misérable,

Repentez-vous, le royaume est proche, mais repentir est affirmation supplémentaire de pêché. Car il se confond avec remords qui précipite la débâcle. Vivent les prophéties de malheur. Il ne peut durer dans le monde que l'esprit de catastrophe. La mort est notre reine et la chair son esclave. Nous périrons justement. L'infamie engendre le désespoir et la perte. A quoi vous accrocher dans la chute ? Pas de Dieu pour les coupables. Le grand vengeur a décidé de détruire tout ce qui s'oppose à sa Majesté.

Vous avez osé rire du Ciel. Il vous anéantira. Rejetés de l'Existence Suprême, indignes de vivre, sans recours et sans pardon, vous serez exclus des lieux Saints pour l'éternité. Hommes insatiables qui n'avez cru qu'à l'éphémère jouissance de votre soleil barbare. Vaincus de toujours. Viande à démons.

XXI - ESCLAFFE

Dieu ! C'est trop drôle, j'en ai mal aux côtes. Je n'en puis plus de m'épandre. Mes hanches se déboîtent. Mon ventre est torturé. Je suis secoué de vagues homériques. Je me plie en quatre. Je me tape dix fois le crâne et le dodu sur le bitume, couleur de rat. Je suis dévoré de hurlements sonores. Ha ! Ha ! Ha ! Hihhi ! Ho ! Hu ! Laissez moi crever d'aise. Mon point de côté s'illumine. Quelle congestion, messeigneurs.

Les imbéciles seuls... et ils sont nombreux... croient en Celui-là... osent espérer un autre destin que celui de notre terre. Il faut être borné, idiotissime, fils de crétin, extasié, mouché, communiant, mordu. béni, pour croire que... qu'il y a... que quelque part... qu'il existe... Ha ! Ha ! Allez vous me ferez pleurer, si je n'étais pas résolu à me fendre la pipe jusqu'aux esgourdes,

D'abord, il ne faut que regarder la gueule des adorateurs de barbus petits ventrus, curés gras, chaisières sèches, grands navets en veston noir bordé, avec lorgnons, barbe en deuil, ongles mous, baveteux, joigneux des poignes, chapeautés à plumes, cols montants et laids, et laides, et torturés, et suppliants, et confessés, et crachoteux sur les parvis.

Quant aux Calvins, c'est pire, les puritains aux dents gâtées, à la mâchoire commerçante, aux lunettes d'écaille, aux Bibles en veau, Les Babitt me font bouillir. Les vieilles filles me distendent. Je pousserais contre leurs dentiers des cris de chien, des rires de singe, à s'en claquer les cuisses ! Ah ! Qu'il est doux de se détendre en face du ciel vide ! Rire de tous ces crânes bénis. Juliette ! Ma putain douce : embrasse ton Roméo. Leur Jésus est trop rigolo.

Notez que je ne suis ni communard, ni radicaillé, ni bouffeur de missels. Rien des gueulars de la laïque marxiste. Pouah ! Ces répugnants sont plats valets d'un Père Moloch qui dévore plus vite encore que le Jahvé des mosquées et des cathédruces. Le drapeau rouge c'est sang sur les mains. Non. Nous ne faisons que rire de tout parce que c'est besoin de la rate. S'esclaffer et mourir. Principe grec. Jupiter n'est pas triste.

Je me bidonne donc jusqu'à la dimension montgolfière. Je me tirebouchonne le boyau en vis de pressoir. Oser bénir le pédestre bourriquet ! Prêcher le bien aux abrutis de bonne volonté ! Croire qu'il y a un ciel ou dormir sans cochonneries, c'est simplement poilant, hallucinant, trucidant, cocasse. Plaiguez-moi. J'en ai mal à la panse. J'éclate de trop savoir ! Je me roule sur mon fumier. Moi ! Mécréant ! Que non ! Je crois au dieu Gaieté, à la belle malice. Très spirituel de pouffer devant gibus, la coiffure à cornes, des oints de l'Empyrée. Anges et archanges ! Trompettes et brebis ! Je me boyaute ! Je dégorge ma vipère ! Je me fends le clairon...

XXII - ROBE

Bien plus mielleux que Tartuffe, bien plus rusé, bien plus ambitieux, bien plus faux. Aujourd'hui volontaire. Demain, humble, de façon papelarde, innocente, acharné à vaincre, prosélyte, décidé à briser tout ce qui s'oppose à ose pieds plats, sectaire, patient, de souffle doux, souriant, dirigeant les crucifiés, hautain quand il le faut avec la canaille, papiste comme il se doit, antipapiste si cela est nécessaire, pour la cause, comme le vent tourne, avec le dernier qui parle, prêt à toutes les alliances, tous les renversements, contre la vague, avec la vague, contre le peuple, avec la foule, anti-bourgeois, anarchiste, podosuceur, défenseur de l'ordre contre les trusts, pour l'argent roi, le démon-puissance, le microbe-pouvoir, démolit le monarque, consolide le trône, fait la terreur blanche, la révolution rose, puis noire, anti-tsar, anti-Staline.

Au nom du Christ, christ de chair, bien saignant, monstre-Dieu d'angoisse pour les foules folles, matraqueur de bigotes, inquisiteur, salonnard, baise-main marquise, pédéraste, pour la cause, confesseur de tout, tolère les maîtresses du roi, leur soutire des secrets d'État, tue le huguenot, frappe le Béarnais, révoque l'Édit de Nantes. Aux galères les hérétiques ! Se fait interdire par Louis XV, revanche de Port-Royal, arme Damiens, est piétiné par 89, revient en cafard manger le cadavre de l'usurpateur. Toujours près de la banque, futé, bon soldat, espion, déguisé partout, sous tous les uniformes, en boniche, en cantinière, en chinois, en général, en franc-maçon, en coiffeur, en roi d'Espagne, en pion de collège, en enfant de chœur. Ministre partout. Jamais président. Toujours dans l'ombre. Toujours collé derrière la

machine à calculer. Dieu, c'est le prétexte. Pharisien de toujours, Truqueur de temples. Machination théâtrale. Le bras de la déesse bouge avec la ficelle. Cordon, s'il vous plaît ! Miracle à volonté. Périisse qui le dénonce. Malheur au mécréant. Pousse devant l'honnête homme : Faites ceci, faites cela... « La roue tourne ». Pourquoi m'avez vous obéi ? Il fallait comprendre. Pour la cause. Prêt à faire sauter le monde. Pour la cause. Un poignard dans la poche. Du poison pour la vieille dame à héritage. Bonbons pour les enfants. Pour la cause. Vipère en branches. Bénédiction sur tout. Noir comme la nuit. Néant !

XIII - PRISON

Envoyer cette lettre ? Ne vaut-il pas mieux continuer à supporter en silence ? Durer sous les coups d'épingles, les ricanements, le dédain ? On n'en peut plus de la suivre, de la tourmenter de conseils, de la panser en vain, d'attendre un regard de reconnaissance, même fictive. D'autre part, on répugne à la frapper, à couper la corde qui la lie à son guide. Le gouffre s'ouvre sous elle, si profond. Être responsable de sa chute ? Est-ce orgueil de penser qu'on est seul à la soutenir ? N'a-t-elle pas, elle aussi, le devoir de s'agripper de tous ses ongles à la roche dure, de monter dans le ciel limpide ? On n'ose secouer ce joug qu'on ne peut plus admettre. Voici le couteau qui doit blesser notre doute. Il y a des mots qui sont scalpels.

Ma chérie,

Est-ce mal ou bien ? J'ai hésité longtemps. Car j'estimais n'avoir point le droit de briser un lien si fragile que le nôtre, pour des raisons qui, il y a peu de temps, étaient encore entachées de souci personnel, on ne monte vers Dieu que par étapes, secrètement. Et la volonté grossière d'y croire, l'affirmation publique de se réfugier en lui, peut être encore attitude mondaine qu'il faut vaincre. Tant que j'ai senti que toutes nos discussions, notre supplice quotidien, ta désespérance de me perdre, mon effroi de sentir peser à jamais sur mes épaules contractées ta frivolité inquiète, étaient encore comédie du jour, jeu de nos dents et de nos nerfs, sport d'animaux, je me suis refusé à accomplir l'acte de séparation qui doit être motivé par des considérations d'un ordre inaccessible à nos volontés. Pour isoler deux cœurs aussi étroitement attachés dans la chair, dans leur déchirement incessant, dans l'idolâtrie d'eux mêmes, il faut un dieu impitoyable qui exige la ruine totale des égoïsmes importuns. Il n'y a plus d'autre recours pour toi comme pour moi. Brisons cette chaîne de chair morte déjà. Nous devons vivre à tout prix, respirer haut, sortir la tête hors de l'inférieur océan de tendresse humaine qui noie plus sûrement que l'autre, qui engloutit toute espérance transcendante. Le soleil ne brille que hors de l'onde. Il ne réchauffe que si l'on s'offre son appel. Ses cimes exigent plus d'efforts pour être atteintes que le bas plaisir de la plaine à la portée de toutes les paresseuses.

Je pars. Je quitte notre cave de douleurs. Je m'en vais vers cette lumière secrète qu'on ne peut décrire faute de mots. Tu n'auras plus de moi qu'un souvenir d'envol, une porte qui s'est ouverte vers

l'impondérable. Ne cherche pas à savoir dans quel ermitage, dans quel couvent, dans quelle plénitude je m'abrite pour être enfin l'homme nouvellement né, vers quoi on tend, quand on est las de souffrir, et de jouir, et de geindre et d'être inutile. Il était écrit que j'abandonnerai le monde que tu ne veux pas quitter.

Tu m'as fait mal, toujours. Je t'ai pardonné, toujours. J'ai essayé de ne point te blesser de reproches. Pouvais-je n'être pour toi, bourreau de lumière ? Soit que je reste, soit que je m'enfuis, tes cris seront durs. Je voudrais que tu sois heureuse et ne puis plus rien pour toi, car il n'est plus en mon pouvoir, et surtout en ma volonté, de te concéder le bonheur que tu cherches et dont J'ai horreur. Mensonge d'argent. Mensonge de gloire. Mensonge de honte. Tu es attirée par un tel clinquant qu'il me faut te laisser aller vers ta mort comme tous les éphémères promis au néant. Je ne me laisserai pas entraîner dans ton suicide où les poignards sont des sourires. Tu es libre, responsable. Vas vers ta souffrance dorée. Je monte vers ma croix plus pure.

Et pour tout briser entre nous qui soit encore un lien vivace, je veux t'assurer que je m'acharnerai à perdre ton image, à n'avoir pas de souvenirs. Au contraire, il faudra que je me forge une idée de toi si différente, si grande, si vraie, qu'elle m'apparaîtrait comme un ange possible pour une étape ultime, si quelque fois je te rencontre encore au carrefour du hasard, nous ne nous reconnâtrons plus. Le choc entre cette perfection réalisée en secret, qui est le meilleur toi-même, et ta pauvre silhouette parée de colifichets à la mode sera si grand qu'il tuera entre nous tout chagrin, tout désir, tout regret. Tu vois bien qu'il est absolument prévu que notre amour sera brisé. Nous souffrirons. Tant mieux. On apprend plus de choses en un jour d'angoisses qu'en mille ans de jouissances.

Ce n'est pas seulement avec toi que je romps, qui fus ma compagne pendant les années faciles et brillantes, puis les années méchantes où nous nous regardions comme chiens sombres, mais avec toutes tes sœurs de même fausseté, même si elles s'offrent à gravir la dure pente, car là où je monte, il faut aller seul, contre la bise dure, le rocher glissant, la glace aride. Les printemps trop gracieux aux mains enlacées se sont effrités sous la menace latente. Toutes nos ombres d'hier se dispersent. L'inquiétude a mordu si fort ce cœur trop confiant qu'il faut desserrer les dents de la bête avec un fer fumant. Je ne suis plus qu'un cautérisé.

Voilà ce qu'il advient souvent —qui ne sait si ce n'est pas toujours— de ce qu'on appelle généralement un grand amour. Qui n'a pas eu, qui n'aura pas cette crise bienfaisante, ce désarroi total qui encourage aux gestes de suprême tendresse ? Un homme se débat. Il meurt du chagrin d'aimer trop, ou pas assez. Une main se tend. Laquelle ? Tu ne peux comprendre. Tes dents se serrent. Je ne t'en dirai plus rien. Mon éponge de vinaigre est pour mes lèvres, pour ma bonne fortune. Retourne à tes plaisirs.

Et pourtant, je t'aime. Mais si peu à côté de ce qu'il faudrait. Et beaucoup trop pour ce qu'il ne faudrait pas. Qui t'a fait complètement de ma chair ? Je ne veux plus penser qu'à la neige haute.

Si je t'écris ce mot, ce n'est point pour raccrocher par un dernier chaînon nos esprits qui se déchirent, fixer ta peine au mur par un clou final. Faut-il crucifier ses rêves ? C'est déjà trop d'y croire. Il est des ruptures qui sont de nouveaux serments. La liberté vers quoi chacun tend est bien d'ordre. Elle a exclu tous les serments d'un jour.

Si je puis arriver à vivre hors de ta présence, sans souci de ton souci, sans amour de ton amour, j'aurai monté la marche qu'il faut. Être plus pur, c'est aussi délivrer les autres du fardeau dont ils nous chargent, et dont ils se chargent. Sois heureuse. Tu ne me feras plus souffrir. Vois comme Dieu guérit toutes choses.

C'est donc lui que j'embrasse et que je prie. Tous mes regards s'appuient sur cette montagne où le sommet paraît blanc, si léger, que la plaine en est mangée par son éclat. Adieu. Je ne penserai pas en arrière. La joie morte qui ne porte ? Mon souffle reprend...

.....

À relire, on hésite...

Si elle m'avait précédé. Si je la retrouvais plus haut que mon désespoir. Je ne suis qu'un pauvre homme qui cherche. N'est-ce pas orgueil que de fuir ?

XXIV - CÉLIMÈNE

Mon Chéri,

J'ai trouvé par hasard —ne crois pas que je fus indiscreète— la lettre à moi destinée, restée dans ton tiroir, et j'ai lu sur ton carnet, la note intime où tu t'inquiètes de me laisser courir ma chance, vers d'autres expériences —qui seront épreuves, selon toi— ou peut-être vers d'autres bonheurs, si j'en crois mon ange secret.

Vous êtes extraordinaires, vous autres hommes, avec vos inquiétudes métaphysiques, qui réagissez toujours contre nous, viles femelles (c'est le mot par quoi vous nous définissez, quand vous n'allez pas plus loin dans la bassesse méchante). Il semble que pour vous nous soyons toujours l'Ève éternelle qui tend à chaque Adam la pomme du serpent. A nous croire, votre péché quotidien, si dangereux parce qu'aimable, nous supportons vos ruades sévères, comme s'il était juste de frapper dans notre souffle tout le mal de la Terre.

Je me suis examinée longtemps —et mes consœurs les plus frivoles font ainsi devant leur glace quotidienne— introspection sans complaisance. Suis-je si mauvaise qu'il faille me considérer comme danger public pour des mâles affolés et faibles, si peu maîtres d'eux-mêmes, que le moindre élan amoureux, la moindre impulsion sentimentale, les jette à terre comme des chevaliers désarçonnés ? Quel pouvoir satanique nous attribuez-vous donc, Messieurs les nigauds pour vous effarer autant des fantaisies de notre volonté ?

C'est entendu, nous sommes Célimène et vous êtes Alceste. Nous aimons les bijoux, les étoffes soyeuses,, les fards, les distractions nouvelles. Le besoin

d'être étourdies par les charmes humains nous détourne de nos devoirs profonds qui sont ceux d'amante ou de mère que vous nous avez imposés avec fracas. Il nous faudrait, si l'on voulait assurer le repos de votre égoïsme ou de votre jalousie, être des potiches de gynécée qu'on consent à montrer au voisin quand l'ami vous semble si fidèle —parce que rassasié de son côté— qu'il ne pourra jamais envier votre trésor.

Eh bien, nous avons rompu les contraintes de votre méfiance, de votre mépris, de votre tyrannie, et nous sommes allées au grand jour montrer nos talents et nos roueries. Il faut nous suivre ou nous éviter. Nous ne sommes pas humbles parce que nous nous croyons destinées à éblouir, à diriger, à marcher sur des volontés soumises. Notre tapie est d'hommages. Jusqu'ici, personne ne nous a résisté. Pourquoi ne pas nous complaire dans notre triomphe ?

D'autant que nous savons payer de tendresse quiconque ne nous accuse pas de froideur. Ceux que nous aimons sont les amis de nos espoirs malins, Nous voulons qu'on nous découvre sans nous blesser, qu'on nous adore sans nous flatter, qu'on nous comprenne sans que nous ayons la honte d'avouer notre faiblesse.

Car au fond, nous sommes faibles et malheureuses. Parce que nous sentons bien tout le danger qu'il y a à ne pas aimer purement. Mais qu'y faire ? De multiples rets emprisonnent l'amant et l'épouse. Il faut se dégager de tant de pièges que nous attendons le couteau de Dieu qui tranchera ces nœuds de douleur d'un geste simple. Nos enfants, nos maris, nos cœurs gonflés nous font mal. Est-ce notre faute si nous sommes déchirées du besoin de protéger, d'être fécondées, d'être abandonnées pour qu'on nous plaigne, et de sourire malgré notre orgueil amer et nos plaies tenaces ?

Crois-tu, mon chéri, que tu seras plus heureux loin de ma chair tentante ? S'il en est ainsi, fuis-moi, ne pense plus à ma tendresse, piétine mon souvenir. Quand tu seras seul sur ta montagne, tu regarderas les nuages mouvants, et les glaces attirantes, et les soleils de puissance plénière. Tu t'empliras de nature orgueilleuse, de repos abstrait. Tu ne croiras plus songer à la plaine où grouillent les citadins rêveurs, les sirènes trop enchanteresses. Mais si loin, si haut sois-tu, sur ton échelle de paix, ne te manquera-t-il pas le geste simple, maternel, qui étanchait la perle de sueur de ta tempe, qui s'inquiétait de tes pas hasardeux dans un monde d'épines. Marie et Marie-Madeleine étaient aux pieds de la Croix. Elles n'avaient pas abandonné l'homme de douleurs. On ne fait Jamais le chemin tout seul. Même si tu ne crois guère à ma fidélité, je mettrai mes pieds meurtris dans les trous de tes pas. Tu n'en sauras rien, car il faut être si discrète pour aimer ceux qui souffrent, qu'on ne les blesse pas par pitié.

C'est pourquoi, pour que tu puisses me haïr et te rehausser dans ta fière pureté, je vais reprendre mon masque d'orgueil, m'affubler de ma détestable fantaisie qui est ma peau de nuit. Suis-je près de Dieu ou du démon le plus bas ? Je ne comprends rien à la vie, sauf qu'elle est la vie, à l'amour, sauf qu'il est l'amour. Il y a un abîme entre le bonheur de celui qui

donne et le bonheur de celui qui reçoit. Je voudrais que tu ne souffres pas trop à chérir la solitude. Mais je t'approuve de ne vouloir revenir à moi car tu croirais redescendre... et pourtant, je serai toujours là... Adieu.

C...

Note intime du carnet de C...

— L'ai-je assez déchiré ?

.....

L'auteur arrête là sa galerie de portraits. Non qu'elle soit terminée, Les serpents sont innombrables. Il en sort de toutes les poches, par toutes les narines, de toutes les bouches hargneuses ou sucrées. La liste était faite de BAGUETTE, le magicien qui fait pleuvoir les larmes des astres sur la terre brûlante, de LETTRE, l'allégoriste qui ne voit dans l'écriture aucune légende à feuilleter en fumant son calumet bourgeois, de FOLLET, le clown qui préfère son saut périlleux aux étoiles de douceur intime non frappées des bravos populaires, de CLOU, le poufendeur d'Albigeois qui taille dans la chair pour guérir sa rage, de LUNE, le moraliste civique qui se contente d'un reflet de vérité sur l'eau d'un bassin de nuit, de NIHIL, le nécromant qui ne vit que dans l'inconnu, le mystère de la mort dont il agite le spectre sur les timides et les enfants, de HARPIE, la garce aux mille griffes qui se confesse d'autant plus qu'elle a picoté les réputations de la petite ville et sali le parvis de sa conscience flasque, de BLEU, le poète quiet, indifférent aux dogmes de labour, dont la morgue douce est sucette quotidienne à étouffer sa paresse et à appesantir sa paupière, de SOCLE, le chrétien poseur, bien habillé le dimanche, qui se montre au premier rang pour qu'on en parle jusqu'au beau mariage, de CARREFOUR, qui suit le vent de la mode et ne sait plus s'il doit s'agenouiller ou crâner d'incrédulité, de VENDEBOUT, agité comme un drapeau en loques à tous les vents du désespoir, de REGARD, qui comprend tout et ne s'engage point...

Ils sont LÉGION...

.....

Il ne convient pas à un homme soumis à Dieu de décrire le mal au point qu'on puisse penser qu'il existe. A forger le dessin des spectres, on accuse leur vraisemblance. Plus la laideur s'agite plus il faut braquer sur son néant un phare impitoyable. Il n'y a pas de serpents. Le cœur se guérit quand les démons s'affaissent. La haine du mal est le dernier cri de la nuit qui s'éteint. Dans l'Amour, il n'est plus d'effroi, plus de luttes, de coups inutiles.

Tous ces mortels qui s'habillent d'oripeaux lamentables —drap d'or ou toile usée— sont malgré leur rêve des anges qui s'ignorent, des êtres de perfection naturelle sur qui un malicieux a jeté un masque et une défroque de carnaval. On croit être bourgeois, mendiant, révolutionnaire, roi, assassin, mage... et l'on n'est qu'un petit enfant. Il faut découvrir et adorer en eux le petit enfant.

Qui ne saurait pardonner au monde malade de démence ? Un fou inspire la pitié, la compassion. La terre a perdu son équilibre. Faut-il recourir au poignard, à la bombe terrible pour rétablir la norme de paix ? C'est l'Amour qui chasse le vent mauvais des craintes et des chimères. Il faut oser déchirer le bâillon qui étouffe les mots purs. A invectiver l'erreur, on devient chien méchant. Dieu n'a pas de Cerbère. C'est l'enfer qui est gardé à la chaîne. Aux Champs-Élysées, on entre sans épreuves, d'un pied délié.

Le monde est si nul qu'on ne peut pleurer sur sa perte. Ce monde existe-t'il ? Non, assurément, si le ciel est infini. Que nous importent les monstres ! La cuve à serpents est le dernier cauchemar, la tentation ultime dont Dieu ne se dépêche pas de nous délivrer, pour que nous soyons parfaitement affinés, pour que soit détruit tout sanglot, tout désir. L'Esprit, cristal limpide, n'a point d'aiguilles qui s'entrecroisent dans son eau claire. Nous irons vers la lumière sans morsures. Il n'est qu'un seul soleil. Et tous les hommes vivent des même rayons qui sont leur joie commune.

On se sent si fraternel dans l'émotion du printemps retrouvé.

La guerre n'était qu'illusion du choc des multitudes. Si chaque humain est dieu, il cherche à supprimer le dieu voisin. Si l'homme se découvre serviteur de l'Unique, il coopère au sourire de la vie. Mon sang coule à nouveau, rouge comme l'amour. J'ai retrouvé la joie de respirer sans heurts. Tous les triomphes d'un jour ne sont que désespoirs mortels. A l'assaut de la gloire de fausseté, nous avons vu se ruer les plus malins, plus avides que les autres, plus décidés à frapper sous eux les concurrents de leur jeu. Il s'agit pour ces singes d'être toujours premier. Ils ne veulent point que les derniers soient comme les gagnants. La dictature des pervers fait s'écrouler le ciel. Ne tombe que l'illusion d'être maître demiurge. Tout bénéfice pour tous.

.....

Le langage du réel n'est plus celui de la terre. Comment expliquer avec des mots cet illimité qui ne peut être entrevu à travers les réfractions de la pensée individuelle ? Comment découvrir la perfection en l'énonçant à la lettre —par chapelets de syllabes suggestives— sans que le cœur participe à la transfusion d'un monde sur l'autre ? Il faut nous réveiller dans le ciel, admettre l'inadmissible comme étant la Présence Absolue, sans que la moindre objection puisse faire tache dans le microscope de vérité. La vie est cinéma infini. Harmonie absolue. On ne s'élève que par des chansons et des silences.

On n'imagine pas le ciel, il se révèle. On ne décrit pas l'absolu, il se découvre. L'inexprimable est le sentier de la décision dernière. Au détour de l'orage des foudres et des glaces s'ouvre la vallée de la paix. Elle n'a plus de contact avec le souvenir défunt. Il faut se sentir autre, c'est-à-dire soi. Vivre d'une nourriture plus rare, d'une substance si joyeuse qu'on en oublie les abîmes traversés.

Le royaume de Dieu est comme un homme qui frotte une vitre noircie. Bientôt la lumière passe à travers la vitre. Puis on enlève la vitre.

Le royaume de Dieu est une musique à l'aube qui devient symphonie au midi. Dès lors le soleil ne redescend plus.